

Philippe Descola, Paul Arnould, Pierre Gentelle, Emmanuel Lézy, Laetitia Perrier-Bruslé,
Olivier Milhaud
28 février 2006

Nature et culture en géographie

Invités :

- Philippe Descola (Collège de France, EHESS)
- Paul Arnould (ENS LSH)
- Pierre Gentelle (CNRS)
- Emmanuel Lézy (Paris 10)
- Laetitia Perrier-Bruslé (Paris 1)

Ce soir, le café géo du Flore a réuni des invités de marque autour de Philippe Descola, anthropologue au Collège de France pour un débat complexe : nature, culture et géographie. L'auteur du remarquable [Par-delà nature et culture](#) (Gallimard, 2005) était entouré de Paul Arnould, qui a co-dirigé [La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ?](#), de Pierre Gentelle qui s'était justement interrogé sur l'ouvrage de Descola dans [Le monde comme il va : identité ou affinité prédatrice ?](#), d'Emmanuel Lézy, fin connaisseur de l'Amazonie, terrain d'étude principal de notre anthropologue, et de Laetitia Perrier Bruslé, elle aussi spécialiste de l'aire latino-américaine.



De g. à dr. : N. Vialles, O. Milhaud, L. Perrier-Bruslé, P. Gentelle, Ph. Descola, E. Lézy, P. Arnould

Photo : Gilles Fumey

Philippe Descola ne cache pas son plaisir de parler à des géographes, lui qui se considère comme un géographe raté, anthropologue issu de la philosophie et qui cherche à **comprendre les rapports des sociétés à leur environnement**. L'anthropologie se partageait jadis entre les tenants d'un déterminisme écologique vulgaire (l'écologie culturelle) et ceux qui ne cherchaient que des rapports symboliques entre une société et son environnement. Une dichotomie insatisfaisante pour Descola, qui préféra écouter, et comprendre, ce que lui racontaient les Achuars d'Amazonie. Chez eux, pas de coupure entre le monde de la nature et celui de la société. Leurs rapports avec les plantes et les animaux (qui ont une âme) sont comme ceux avec des personnes humaines. En somme, les êtres de la nature leur sont des partenaires sociaux.

Les femmes achuars ne sont-elles les mères de plantes du jardin, auxquelles elles parlent comme à des enfants ? Les hommes ne traitent-ils pas les animaux qu'ils chassent comme des beaux frères ? Ces animistes utilisent donc les pratiques élémentaires de la société pour penser leurs rapports avec la nature. Ils sont en cela en symétrie avec le totémisme, qui utilise les écarts perçus entre les espèces naturelles pour penser les différences sociales. Mais cette symétrie animisme/totémisme revient en fait à reproduire la distinction nature/société importée de l'Occident.

La recherche de Descola s'élabora alors au croisement d'un **constat ethnographique** et d'une expérience de pensée. Le constat ethnographique est universel : on retrouve partout dans le monde, une distinction établie entre l'intériorité (avoir une vie intérieure, une intentionnalité) et la physicalité. Le dualisme âme/corps est donc universel à moins de trouver une théorie d'une personne humaine vivante qui serait une âme sans corps ou un corps sans âme. Quant à **l'expérience de pensée**, elle est empruntée à Husserl : tout sujet mis dans le monde fait la distinction entre le soi et le non soi par l'intentionnalité et par le corps, autant dire par l'intériorité et la physicalité.

A partir de là, Descola distingue **quatre ontologies différentes**, quatre modes d'identification, c'est-à-dire quatre façons de distribuer les propriétés entre les existants. Rappelons que par identification, il entend « *le mécanisme élémentaire par lequel j'établis des différences et des ressemblances entre moi et les existants en inférant des analogies et des distinctions d'apparence, de comportement et de propriété entre ce que je pense que je suis et ce que je pense ce que sont les autres* ». Dans l'animisme, les existants ont tous une intériorité, mais leur physicalité est différente. Chez les naturalistes, au contraire, la physicalité est similaire, mais l'intériorité est distinctive. Dans le totémisme, tous les existants partagent les mêmes propriétés, avec une intériorité et une physicalité communes. Enfin, l'analogisme est un monde fait d'une immense collection de singularités. Dans cette dissociation générale, de longues chaînes de contiguïté s'établissent entre les existants grâce à toute sorte d'analogies. Les existants sont par exemple coagulés dans des hiérarchies ou dans des oppositions entre deux pôles (chaud/froid), à l'image de ce qui s'observe en Chine, dans les mondes andins, en Afrique de l'Est, ou dans le monde de la Renaissance tel que le voyait Michel Foucault.

Animisme, naturalisme, totémisme, analogie : ces quatre ontologies, ces quatre façons possibles de distribuer les propriétés aux existants, produisent **des cosmologies différentes**, c'est-à-dire des façons diverses d'organiser les existants. On oublie trop souvent que la notion de nature n'est apparue en Occident qu'au 17^e siècle et celle de culture qu'au 19^e. L'opposition même entre sciences de la nature et sciences de la culture date de la seconde moitié du 19^e siècle seulement : ce mouvement tardif de distinction nature/culture est du reste caractéristique du naturalisme. Dans d'autres contextes, on a des collectifs, pour reprendre le

mot de Bruno Latour, qui sont très différents. Que l'on pense à toutes les tribus-espèces des mondes animiques qui sont définies comme des sociétés, avec toute une organisation sociale. L'intériorité est généralisée, même si les corps diffèrent. Dans les mondes analogiques en revanche, les collectifs s'arrêtent au monde du cosmos. C'est le cas des Chinois qui pensent ce qui existe sous le ciel (pas au-delà), et où le collectif est formé de l'ensemble qui forme ce monde sub-céleste. Dans le totémisme enfin, chaque groupe totémique forme un collectif ; la condition ontologique de leur existence vient d'une émergence commune.

Etre ainsi **fidèle à la diversité des façons de penser les rapports au monde** s'apparente-t-il pour autant à du relativisme ? L'anthropologie a toujours pratiqué le relativisme méthodologique : les institutions doivent être étudiées en soi mais de façon comparative. Toutefois, elle ne s'est jamais aventurée à critiquer notre propre cosmologie, notre propre façon de distribuer les existants, l'intentionnalité étant alors réservée aux seuls humains.

Paul Arnould s'avoue très interpellé par la démarche de Philippe Descola, justement parce qu'il fut longtemps un chercheur **naturaliste sans inquiétude**, qui étudiait les forêts, milieux où les êtres humains et non humains sont très clairement distribués, tout en conservant ces ontologies naïves propres à la sphère naturaliste. A présent, il travaille sur la nature en ville, qui rassemble de très petits effectifs résiduels et demande alors à Descola quelle place il donne à la ville dans sa façon de penser.

Philippe Descola tient tout d'abord à souligner l'intérêt des méthodes naturalistes, qui permettent de comprendre notamment l'anthropisation des milieux. La forêt amazonienne est par exemple un monde très profondément structuré par les activités humaines. Quant aux villes, elles sont un produit de l'analogisme : le monde n'est en ordre que lorsqu'il est clos comme une demeure. Le naturalisme étend apparemment ce système de domination. Le changement d'idée de nature auquel a conduit le naturalisme a permis la révolution scientifique, mais il peut exister dans les mondes analogiques. En effet, à partir du moment où on a l'idée que le monde est composé d'éléments et que ces éléments ont des propriétés qui peuvent être compatibles ou incompatibles, une physique moderne peut facilement se greffer sur un monde analogique. D'ailleurs, le naturalisme a émergé du monde analogique de la Renaissance. Toutefois, l'éthologie montre aussi **l'effritement du naturalisme** : l'humain n'est pas le seul homo faber et les communications animales ressemblent beaucoup au langage humain. On assiste aujourd'hui, d'après Descola, à une compétition entre mondes analogiques et mondes naturalistes, et il va bien falloir penser des mécanismes d'intégration analogique dans les contextes urbains. Or, le système naturaliste ne sait pas intégrer des schèmes différents.

Pierre Gentelle ne s'attendait pas à voir Philippe Descola **ouvrir une telle porte aux Chinois**. La diffusion de la pensée analogique est en cours sur la planète. Et les Chinois, qui se placent entre le microcosme et le macrocosme, tout en rejetant les « barbares » autour d'eux, cherchent à faire comprendre au monde qu'il s'agit de penser le fonctionnement du cosmos et de la société selon leur propre logique d'exclusion. Si tous les modes de pensée existent en Chine rappelle Pierre Gentelle, il est vrai que la masse chinoise pense de manière analogique. On assisterait aujourd'hui à une sinisation progressive du monde. La société chinoise a déjà commencé à phagocyter les types de pensée différents qui existent autour d'elle, à commencer par le Tibet. Ils ont une manière de voir le monde qui n'est pas sans rappeler celle des Européens du temps où ils ne doutaient de rien, ni surtout d'eux-mêmes.

Pour Philippe Descola, on doit en effet faire face au défi de **penser de nouveaux collectifs**. On ne pourra plus penser la politique comme avant, car de nouveaux collectifs de très grande dimension apparaissent. L'auteur de *Par delà nature et culture* rappelle aussi la très forte diversité au sein du naturalisme : les quatre modes d'identification coexistent, et il y a très souvent des résurgences individuelles ou localisées de modes d'identification différents. Qui plus est, ces quatre modes d'identification ne forcent pas à un seul mode de relation avec les autres existants.



De g. à dr. : M. Sivignon, M. Tabeaud, B. Pleven, L. Simon
Photo : Gilles Fumey

Emmanuel Lézy se montre enthousiaste à la lecture de *Par delà nature et culture* qu'il recommande à tous les géographes. Comme l'écrit Descola, « l'anthropologie est donc confrontée à un défi formidable : soit disparaître avec une forme épuisée d'humanisme, soit se métamorphoser en repensant son domaine et ses outils de manière à inclure dans son objet bien plus que de l'anthropos, toute cette collectivité des existants liées à lui et reléguée à présent dans une fonction d'entourage » (p. 15). Le défi **concerne aussi bien sûr la Géographie humaine**, en ce qu'il entend reposer ses bases sur un nouveau rapport de l'homme à la terre, et donc sur une définition nouvelle de l'écoumène.

Dans le même temps, Emmanuel Lézy ne cache pas que l'adaptation de la pensée de Descola à la géographie ne se fera pas sans peine. Il n'hésite pas à affirmer que, comme géographes naturalistes, **nous nous sommes complètement trompés**. Ce qu'on appelait l'homme a des limites en lambeaux et la limite entre nature et culture s'avère étonnamment poreuse. Beaucoup d'espaces amazoniens sont des espaces de domesticulture, des espaces produits par l'homme. Dans le même temps, Emmanuel Lézy souligne plusieurs points de débat. D'une part Descola dit « je » des deux côtés : je me suis trompé, et je vais vous expliquer ; je suis un naturaliste fervent, mais je peux penser d'autres modes d'identification.

Puis, quand on se livre à une cartographie des modes d'identification définis par Descola, on doit compter les ethnies citées, les localiser et évaluer leur importance, afin de dresser une typologie régionale. Les mondes animiques se retrouveraient en zone arctique, nord Sibérie, sur l'ensemble du continent américain (Andes et zones méso-américaines exceptées), et dans les grandes forêts de l'Asie du Sud-est... Les totémistes se concentrent surtout en Australie, et un peu en Amérique du Nord. Les analogistes sont partout ailleurs, Occident excepté. L'analogisme est l'aire où Descola donne le moins d'exemples précis et développés. L'intérêt de la démarche de Descola est de casser la dichotomie civilisés, modernes et naturalistes d'un côté / sous développés indigènes de l'autre. Le naturalisme n'est qu'une façon de penser parmi quatre. Or, **cartographiquement, ça ne fonctionne pas** ! D'une part, pour cartographier, il faut un support cartographique qui est un univers Mercator, ce qui pose la définition de l'écoumène à conserver. D'autre part, si les quatre façons de penser coexistent au sein de chacun des modes d'identification, cartographiquement le naturalisme semble dominer dans 97% des cas, cannibalisant les trois autres façons de penser, qui se trouvent reléguées sur les 3% de l'écoumène restant. La géographie des peuples cités semble limitée à un espace « vécu », à une géographie « spontanée », cantonnée à la case, au jardin, à la forêt. Peu de choses sont dites dans le livre de Descola sur les Mayas, les Incas, ni sur les publications nouvelles les concernant (Sullivan, Ellorietta Salazar). Et les passages sur la Chine, l'Inde ou l'ensemble du monde musulman sont plus que limités.

A ces points de débat, Philippe Descola répond qu'il comprend pourquoi il n'est pas devenu géographe ! L'idée de cartographier ne l'a même pas effleuré, car **son entreprise n'a pas vocation typologique**. Il veut plutôt mettre en place un dispositif heuristique pour comprendre les compatibilités et incompatibilités de certains phénomènes. Comprendre pourquoi le chamanisme ne coexiste jamais avec le sacrifice, par exemple. Vu cet objectif, il a travaillé sur des types idéaux, sachant bien que l'essentiel du monde est dans des zones grises de métissage. La Guyane est ainsi hybridée entre animisme et analogisme. En Nouvelle-Guinée, alors que la côte est complètement analogique, il existe des zones très animiques... Descola ne vise d'ailleurs pas l'exhaustivité de l'écoumène.

D'après Emmanuel Lézy, Descola donne l'impression de ne pas y croire, comme si les animistes ne parlaient pas vraiment aux animaux et aux plantes. En naturaliste qui se revendique comme tel, Descola se placerait à un niveau descriptif extérieur, de même que les Occidentaux savent bien que si les animaux de Disney parlent, ils ne vont pas considérer le monde animal comme un monde de personnes. Dès lors, se pose une question morale. Descola affirme que « la plupart des plantes et des animaux possèdent une âme (wakan) similaire à celle des humains, une faculté qui les range parmi les personnes (aents) en ce qu'elle leur assure la conscience réflexive et l'intentionnalité, qu'elle les rend capables d'éprouver des émotions et leur permet d'échanger des messages avec leurs pairs comme avec les membres d'autres espèces, dont les hommes » (p. 21). Mais alors, **peut-on parler avec les plantes** ? Peut-on élever des animaux, les torturer, les dévorer sans perdre son âme et devenir des « sauvages » ? Les « Modernes », naturalistes, sont-ils les derniers cannibales ? Peut-on le sous-entendre sans le dénoncer ? Quelle serait la dimension morale du travail de Descola si on peut continuer à être naturaliste sans prendre en compte la destruction de la planète ?

Descola ne se revendique pas comme un naturaliste triomphant, ni ne prétend dire comment sauver la planète, mais son travail n'est possible que dans une perspective critique sur elle-même, donc essentiellement dans un cadre naturaliste. L'anthropologie est d'ailleurs née dans un tel cadre. Chaque ontologie a, il est vrai, des problèmes à résoudre. Descola s'inscrit dans **un universalisme relatif** (au sens de relation) : il y a tout un stock de relations possibles entre

humains et non humains pour comprendre les formes de distribution. De fait, il étudie désormais les modes de figuration particuliers à chaque ontologie. Il s'agit d'établir un système général des différences et des logiques les articulant.

Laetitia Perrier Bruslé souligne l'intérêt du travail de Philippe Descola pour les géographes en prenant l'exemple du territoire bolivien. En 2003, lorsque a éclaté la guerre du gaz, la Bolivie refusait d'exporter son gaz vers le Chili. Les manifestations furent violentes, la déstabilisation sociale forte et le président a même dû quitter le pays. L'explication du conflit avancée par les journalistes européens, était celle des rivalités ancestrales avec le Chili, qui a pris à la Bolivie son accès à la mer. En cela, ils rataient **l'explication indienne du monde**, qui accorde aux ressources naturelles venant du sous-sol un statut particulier. Toucher à ces ressources était un geste sacrilège. Dans leur optique non naturaliste, les Boliviens ont préféré ne pas exporter leurs ressources en gaz pour les laisser à leurs enfants. Aujourd'hui, rappelle Laetitia Perrier Bruslé, les Amazoniens reprennent à leur compte les discours des ONG environnementalistes occidentales : nous sommes ceux qui protègent le mieux la nature ! On assisterait donc, avec la mondialisation, à une hybridation des visions du monde.

Philippe Descola rappelle que dans l'Europe de la Renaissance, on se posait les mêmes questions de la place des ressources minérales, notamment dans la métallurgie espagnole. On pensait que les minéraux poussaient comme les végétaux et qu'il fallait donc les alimenter. Dans tous les systèmes analogiques on a ce genre de croyances. Il ne faudrait pas croire qu'il a été importé en Amazonie par les conquistadores. Mais il est vrai qu'aujourd'hui, les sociétés indigènes utilisent les ONG environnementalistes qui les considèrent comme les gardiens de la forêt pour se protéger des spoliations. Les Amazoniens importent donc des conceptions étrangères comme celles de la forêt mère, alors que les ONG ne partagent pas du tout une ontologie de type animique et ne voient pas les animaux ou les plantes comme des personnes.

Emmanuel Lézy se demande alors jusqu'où élargir l'écoumène. **Jusqu'où va l'élargissement des « frontières de l'humanité »** auquel Philippe Descola invite le lecteur ? Inclut-il certains animaux ? tous ? tous les existants reconnus comme porteurs d'âmes, la terre, le cosmos ? Pour Descola, un animal n'est pas une personne. Mais notre façon de voir les choses ne doit pas être pour autant le seul modèle.

Michel Sivignon cite alors sa cousine Solange qui appelle ses vaches « mes copines », ou encore son voisin qui s'est suicidé quand il fut forcé de vendre ses bêtes. Il se pose la question de la frontière entre nature et culture au sein même de l'Europe. Nos sociétés recèlent des exemples multiples de ce type. Les Normands ne coupaient par exemple jamais les pommiers à cidre, les laissant mourir de leur belle mort, en remerciement des services rendus. La question porte alors sur la méthode de travail de Descola qui place sur le même plan les discours des sciences sociales et les interviews chez les peuples amazoniens. Pour Descola toutefois, l'illusion de partager une intersubjectivité avec son chat ne fait pas de nous des animistes complets. Pour tous les pays, il a cherché une norme moyenne pour voir à quelle cosmologie les gens adhèrent. Pour l'Europe, Descola a choisi la science comme cosmologie moyenne et habituelle, même s'il peut citer de nombreux exemples de modes de pensée différents. Une de ses lectrices ne lui confiait-elle pas qu'elle parlait avec ses rosiers ? Reste toutefois une différence : d'après les Européens, les animaux n'ont pas de parlement, ni ne travaillent dans des usines, alors même que les Achuars seraient capables de penser un tel raisonnement.

Quant à **Pierre Gentelle** qui se demande jusqu'à quel point suis-je parent avec les bêtes, les arbres ou les cailloux de mon chemin, et donc quand la science risque de disparaître, Descola rappelle que les sciences cognitives permettent de comprendre les phénomènes d'*agency*, d'autonomie active, d'imputation d'intentionnalité. Nous ne sommes pas dans un monde complètement magique. Il n'en demeure pas moins vrai qu'entre nos modes de pensée quotidiens et notre désir scientifique d'intelligibilité, nous avons souvent **une double manière d'être présent au monde**.

A la fin de la lecture de l'ouvrage de Descola, ou au retour d'un tel café géo, pensez à caresser votre chat en regardant un Walt Disney ! Vous serez alors en plein par delà nature et culture.

Impressions :

Après ce café géographique, Michel Sivignon livre ses impressions : [Philippe Descola et la géographie](#)

Références :

- Philippe DESCOLA, *Les Lances du crépuscule. Relations jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, collection 'Terre humaine', 1993, 506 p.
- Philippe DESCOLA, *Nature and Society : Anthropological Perspectives* (avec G. Pálsson), Londres, Routledge, 1996, 310 p.
- Philippe DESCOLA, [Par-delà nature et culture](#), Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005, 610 p.
- Paul ARNOULD et Eric GLON (dir.), [La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ?](#), Publications de la Sorbonne, 2005, 272 p.
- Pierre GENTELLE, [Le monde comme il va : identité ou affinité prédatrice ?](#), Lettre de Cassandre, cafe-geo.net, 2006
- Emmanuel LEZY, [Guyane, Guyanes. Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazone](#), Belin, coll. « Mappemonde », 2000, 348 p.
- Laetitia PERRIER BRUSLE « [Les enjeux géopolitiques du gaz en Bolivie. Entre mondialisation et souveraineté perdue](#) » *Annales de géographie*, N° 630, 2003, pp. 166-187
- Laetitia PERRIER BRUSLE, [La dernière frontière, loin des Andes, trop près du Brésil, la frontière orientale et la construction du territoire en Bolivie](#), thèse de géographie, Université de Paris 1, 2005
- Sarah WHATMORE, [Hybrid Geographies. Natures, Cultures and Spaces](#), Sage, London, 2002, 225 p.

Compte rendu : Olivier Milhaud